

trouvons dans cette phrase le type du père noble au XVII^e siècle. La vanité, l'orgueil de la race, de la maison, tend alors à régner exclusivement dans les rapports des parents avec leurs enfants. On n'aime que son aîné; et encore il n'est pas juste de dire qu'on l'aime. Non, on chérit, on choisit en lui un représentant, un autre soi-même; et chacun veut, puisque enfin il lui est impossible de jouer indéfiniment son rôle en personne, dans cette vie, que son représentant y fasse la plus belle figure possible. Pour cela, il faut rassembler sur sa tête tous les biens et tous les titres, les terres et les charges, et exclure complètement les cadets et les filles. Les cadets iront au régiment ou au couvent, à leur choix.

Chassés par leur frère aîné, ils sortiront de la maison paternelle, qui avec une petite compagnie qu'on a bien voulu lui acheter, qui avec son justaucorps ou son épée tout simplement. Habités à la fortune, à un grand ordinaire, orgueilleux d'ailleurs de leur nom et incapables de rougir d'autre chose que de la pauvreté, ces hommes-là commettront fièrement toutes sortes de turpitudes, et même des crimes. L'officier grossira son revenu aux dépens de la paie de ses soldats, et si ces derniers réclament, il les bâtonnera. L'autre, sans grade, sera chevalier, mais chevalier d'industrie; il vivra dans les tripots, aux frais des dupes, ou sera entretenu par les femmes, jusqu'à ce qu'un jour sa famille obtienne une lettre de cachet afin de l'enfermer dans une forteresse ou de l'envoyer dans quelque colonie lointaine. Et il ne faut pas croire que cette sécheresse de sentiments fût particulière à la noblesse. Celle-là donnait l'exemple de l'orgueil, cause de tout le mal, et les autres classes suivaient cet exemple. Dans la bourgeoisie comme chez les grands seigneurs, c'était à qui fonderait une bonne maison en accumulant tous les biens sur la tête d'un seul fils.

“Pourvu qu'un fils de famille revienne avec ses deux oreilles et l'honneur sauf, tout est bien”, avait-on l'habitude de dire.¹

Voilà ce que racontent les auteurs sur les mœurs et les habitudes du siècle dernier. On serait porté à croire qu'il y a de l'exagération dans leurs récits, et pourtant nos archives contiennent de nombreux documents qui rendent témoignage à leur véracité.

On sait, par exemple, qu'à l'origine de la Louisiane, c'est par centaines que l'on y envoya de malheureux fils de famille pour peupler des terres sauvages. *Manon Lescaut*, le fameux roman de l'abbé Prevost, qui a fait verser des larmes à tant de lectrices sensibles, n'est qu'un épisode de ces tristes déportations.

De tout temps, les gouvernements ont cherché des soupapes de sûreté en dirigeant vers les colonies leurs sujets turbulents. Personne n'ignore que c'est ainsi qu'une grande partie de l'Australie a été peuplée.

¹ Balzac, *Illusions perdues* — *Ève et David*.